

N° 36

MENSUEL

JUIN - JUILLET
1978

8 F

Armenia

**BABADJANIAN
MIRZOIAN
SIRANOSSIAN
à Marseille**





JUSTICE POUR UNE DATE

LA commémoration du 28 Mai 1918, l'une des dates les plus marquantes de notre histoire contemporaine s'est déroulée cette année, encore, dans l'indifférence d'une grande partie de nos compatriotes.

Si les Arméniens ne sont pas sensibilisés par leur fête nationale, ce n'est pas seulement par ignorance des faits objectifs qui l'ont amenée, mais c'est aussi à cause de la mésestime qui règne entre ceux qui la dénigrent systématiquement et ceux qui s'en accaparent la paternité.

Cette hostilité envers le 28 Mai 1918 provient de la confusion qui est faite entre la proclamation de l'indépendance de la République arménienne avec l'action des gouvernements qui se sont succédés jusqu'au 29 novembre 1920 et même au-delà.

Un certain courant, farouchement opposé aux Dachnags, condamne aussi bien l'attitude des Katchaznoui, Khadissian et Vratsian, chefs des gouvernements successifs de cette tendance, que la naissance de l'Etat.

Quant à la FRA Dachnagsoutioun qui, faute d'autres partenaires, a assumé seule, jusqu'à nos jours, la commémoration du 28 Mai 1918, entretenant ainsi son souvenir, jusqu'au moment où l'ensemble du peuple arménien prendra le relais, elle donne l'impression d'en faire son affaire, ce qui semble donner raison aux adversaires de cet événement.

Pourquoi ne pas essayer d'aborder, avec franchise et une réelle indépendance d'esprit, cet épisode controversé ?

Après 34 jours d'existence, la Fédération de Transcaucasie, dont faisaient partie, avec l'Arménie, la Géorgie et l'Azerbaïdjan — ces derniers pays ayant proclamé leur indépendance les 26 et 27 mai 1918 — l'Arménie se retrouva encore une fois seule à un rendez-vous de l'Histoire, alors que les Turcs la harcelaient de nouveau.

Si nos ennemis, cinq jours auparavant, avaient réussi leur projet diabolique, notre peuple liquidé, le problème arménien résolu, il n'y aurait pas eu de 28 Mai 1918. Mais il y eut Sardarabad où le choc victorieux de tout le peuple arménien, exsangue, fraternellement uni à son armée, contre la monstrueuse machine de guerre turque, forgea une conscience nationale.

A Sardarabad, aujourd'hui symbole de l'unité du peuple arménien, en réussissant à défendre leur pays, leur liberté et leur honneur, les armes à la main, les Arméniens devinrent dignes de vivre comme nation. Poussés par les événements, c'est ce qu'ils concrétisèrent en proclamant, après la Géorgie et l'Azerbaïdjan leur indépendance.

Le 28 Mai 1918 marque le terme d'une domination turque de plusieurs siècles, en nous faisant retrouver notre personnalité historique et morale.

Se désintéresser de cette date est une trahison envers tous ceux qui, sans distinction d'âge ou d'idéologie se sacrifièrent jusqu'à la mort pour barrer la route d'Erévan et d'Etchmiadzine aux meilleures divisions turques supérieures en nombre et en matériel, pour que leur nation, trois fois millénaire ne fut pas effacée de la carte du monde.

Ne pas la reconnaître, c'est dénigrer la merveilleuse victoire de Sardarabad, indissolublement liée à la proclamation du 28 Mai 1918.

Désirons-nous en arriver là ?

Jacques CASSABALIAN

L'avenir de l'Arménie

BEAUCOUP de gens se posent des questions sur l'avenir de l'Arménie. Quel sera-t-il ? L'Arménie se perdra-t-elle dans le vaste océan russe, ou tel le roc submergera-t-elle ? Des siècles durant, face à mille barbaries, mille invasions, mille flux et reflux de la providence, elle est demeurée, non seulement inébranlable, mais vaillante. Les envahisseurs barbares ont cru un instant la vider de sa population, mais bien qu'une importante partie l'ait abandonnée, l'affaiblissant, ceux au sang pur y sont restés ; et Raphaël Badganian se lamente dans ses écrits : « Quoi qu'il arrive, moi je ne sais qu'une seule chose, c'est que le peuple arménien formé de quinze millions de personnes s'est usé en d'interminables émigrations, qui ont anéanti en lui la condition primordiale qu'exige une nation, l'amour envers la terre de ses ancêtres. Ceci est une vérité irréfutable ».

Beaucoup d'Arméniens se complaisent dans une vie à l'étranger, fuyant l'Arménie actuellement et s'installant dans le vaste monde, vidant leur patrie de sa substance, ce que notre confrère « Hay Endanick », dans un magistral éditorial, a qualifié d'hémorragie. Malgré cela, une fois qu'ils sont à l'étranger, ils devraient savoir que si cette Arménie n'existait pas, ils n'auraient aucune valeur, et on les considérerait comme des apatrides, sans liens, sans racines, sans avenir, sans vie. Vous n'avez qu'à lire le très bon roman de Clément Lépidis : « L'Arménien » dans lequel nous avons relevé le passage suivant : « L'indépendance de l'Arménie Soviétique est la dernière chance s'offrant à ceux de la diaspora pour qu'ils ne soient pas des apatrides. Un apatride sera toujours considéré comme un paria où qu'il soit. Les gouvernements des pays les plus hospitaliers voient d'un mauvais œil les apatrides. La vie d'un apatride est la moins sûre du monde. L'homme a besoin d'une protection ; la nation la lui offre ». Ainsi, même à ceux qui rejettent consciemment ou inconsciemment l'Arménie, cette dernière reste un garant, une protection infaillible, leur soutien racial, national, l'image de leur appartenance, le reflet de leur âme, l'assurance de notre immortalité.

réflexion



Quant à son épanouissement, l'Arménie demeure sereine, elle ne se débat pas vainement, elle n'éprouve aucune crainte pour l'avenir. Récemment dans l'un de ses ouvrages, dont le titre était : « Kaléidoscope avec les couleurs de l'âme et de la carte », la grande poétesse Sylva Gaboudickian raconte qu'au cours d'un séjour aux Etats-Unis, elle assista à un dîner diplomatique à l'O.N.U. au cours duquel on lui présenta le Secrétaire des Nations Unies, Kurt Waldheim ; il n'en a pas fallu moins pour que la presse arménienne locale en tire des conclusions erronées du genre : « Mme Gaboudickian demande au Secrétaire des Nations Unies, le retour de nos terres » et, quelques mois plus tard, lorsqu'elle retourna en Arménie, dans l'une des rues d'Erévan, elle fut interpellée un jour par un honorable vieillard qui l'avait reconnue : « Madame Gaboudickian ! est-il vrai que le Secrétaire des Nations Unies viendra prochainement en Arménie ? » — quand la poétesse lui répondit par un « Comment » interrogatif — il ajouta : « Oh ! vous pouvez garder le secret, nous l'avons appris par la presse de l'étranger. Peut-être retournerons-nous dans nos terres ». Et la poétesse répondit à par soi : « Toi, grand-père, ne place pas ton espérance dans les entreprises du Secrétaire de l'O.N.U. ou dans sa visite en Arménie, espère en ta petite Arménie, en ton pays soviétique, place ton espérance en tes enfants, en tes petits-enfants, en leur intelligence et en leurs muscles. Eux, certainement, ils iront à Mush, à Sassoum, mais à travers les villes, les villages, les vergers qu'ils auront créés de leurs propres mains, à travers les routes et les ponts qu'ils auront construits... ».

Madame Gaboudickian a raison, nous pouvons espérer en l'Arménie, elle ne retombera pas en ruines, elle ne s'abaissera pas, elle ne frappera pas d'un bras vengeur et sauvage, elle ne mendiera pas, elle ne suppliera pas, elle n'adressera pas de suppliques aux Organismes Internationaux impuissants, elle ne mettra pas en garde, mais elle agira par la plus magistrale de ses forces dans une patrie reconstituée, elle agira par son intelligence et son esprit, construisant des ponts scientifiques vers ses espérances les plus chères, vers ses désirs les plus hypothétiques, car le peuple arménien, peuple de génie, utilisera son intelligence pour qu'ainsi soit couronné un effort millénaire, pour qu'ainsi il puisse se rendre à lui-même une justice.

L'avenir de l'Arménie est immensément grand, brillant et lumineux, et nous ne laisserons pas tout comme par le passé que des étrangers nous anéantissent, il n'est que de lire le paragraphe sur l'Arménie de l'étude sur « Les Soviétiques » dans la collection E.d.m.a. pour se rendre compte combien de fois nos voisins ont essayé de nous détruire : « Le rayonnement de la culture arménienne suscita de tous temps la jalousie des peuples voisins : Perses de Darius, Grecs de Byzance, Seldjoukides, Arabes, Mongols, Turcs s'acharnèrent successivement contre l'Arménie pour la détruire ». Pour dresser un barrage contre les éventuelles tentatives, un barrage infaillible, n'oublions pas ces mots de Raphaël Bagdarian : « La langue arménienne, la religion arménienne, voilà notre mot d'ordre, sans la langue arménienne, nous n'avons pas de nationalité, sans la religion arménienne, nous n'avons pas de moralité ».

Jean-Jacques LAFDJIAN.



Réflexions sur le Tournoi Juniors de l'UGA Ardziv

Le Tournoi Juniors de l'U.G.A./ARDZIV s'est terminé le 5 mai 1978 par la victoire de l'O.M. sur l'A.S.P.T.T.

C'est donc les Olympiens qui ont bénéficiés de ce merveilleux cadeau qui leur était offert par l'U.G.A./ARDZIV à savoir Wembley pour assister à la finale de la Coupe d'Europe.

Lorsque les responsables du club décidèrent d'organiser un tournoi de cette dimension, ils étaient conscients de l'immense travail qu'ils avaient à fournir pour la réussite de cette manifestation.

Si l'on considère l'ampleur qu'a pris notre tournoi dans la cité phocéenne, les dirigeants de l'homenetmen ne peuvent qu'être satisfaits du résultat obtenu.

Il est vrai que les efforts déployés auprès de la presse locale « Patronage "Le Provençal" », de Radio Monte-Carlo, qui ont largement diffusé notre tournoi, ont certainement contribué au bon déroulement de cette compétition qui grâce au District de Provence a pris toute sa signification.

Mais nous pensons que cette réussite n'est pas seulement le fait de la publicité faite autour de ce tournoi, elle réside dans cet esprit d'équipe qui anime plus particulièrement les responsables de cette année.

Il s'agit bien de cet esprit d'équipe qui est la base spécifique de toute organisation saine ; et l'homenetmen a montré cette année qu'il savait lui aussi faire du bon travail avec le concours de tous, de son Comité Directeur, de sa Commission de football, de ses joueurs et de son public.

N'est-ce pas là une chose merveilleuse qui, nous le croyons, a été ressentie par tous, cette saison avec beaucoup d'accuité.

Roland VARTANIAN

UNE DATE A RETENIR :

Le 9 juillet 1978

Fête champêtre de
l'U.G.A./ARDZIV - Parc
des Loisirs de Valabre.

Ambiance arménienne -
Buffet - Concours de
boules - Jeux d'enfants
et Kotchari.

sports



Les deux compositeurs répondent aux acclamations du public enthousiaste

**UN GRAND CONCERT
SYMPHONIQUE
CONSACRE
A LA
MUSIQUE CONTEMPORAINE
D'ARMENIE SOVIETIQUE**

Les compositeurs étaient présents

Reportage photographique Charles SINCLAIR





Arno BABADJANIAN et Edouard MIRZOIAN

CE concert, d'une nature et d'une qualité exceptionnelles, a offert à l'auditoire beaucoup de plaisir, une grande joie. En outre, de la réflexion sur la soirée, on peut retirer un enseignement précieux...

Voilà une initiative privée répondant aux vrais besoins d'une partie de la population de la ville, d'une communauté sur laquelle elle entendait s'appuyer et qui a répondu assez largement. Alors que, à l'heure actuelle, on parachute beaucoup de concerts (dont certains sont subventionnés), en des endroits où nul ne les a demandés, ni souhaités, d'où des auditorios très restreints, d'où un

gaspillage des efforts, pour ne pas dire de la musique. A mon avis, la vie musicale d'une cité, d'une région devra de plus en plus dépendre de la collaboration active et même de l'initiative de la population, qui, alors, se sentira fortement concernée, voire directement responsable. Les pouvoirs publics auront sans doute toujours la charge de structures lourdes : un Opéra, un grand orchestre symphonique, par exemple. Pour le reste, qui pourra devenir d'une importance considérable, ils devront plutôt favoriser, faire mieux connaître, rendre plus efficaces les initiatives privées (ce qui ne signifie pas nécessairement : les subventionner, forme d'assistance qui, de

toute façon, ne peut être que très temporaire), tout en laissant aussi libre que possible la vie, l'activité de la communauté qui devra se sentir et sera effectivement responsable de sa vie culturelle. Ici encore, le concert dont je parle a été un exemple. La Municipalité a prêté gracieusement l'Orchestre de l'Opéra aux organisateurs, c'est-à-dire à « Melca Armenia », qui a eu à sa charge la location de la salle du théâtre. Or, les musiciens de l'orchestre sont payés à l'année, bien entendu.

Grâce à cette initiative privée, s'appuyant sur une communauté et avec l'aide précieuse de la Municipalité, nous avons pu avoir



L'Orchestre de l'Opéra de Marseille sous la direction d'Alexandre SIRANOSSIAN

ce qu'il était à peu près impossible d'organiser par un autre moyen : un concert symphonique consacré à la musique contemporaine d'Arménie soviétique, avec la présence de deux compositeurs, l'un d'eux étant aussi un merveilleux pianiste, Arno Babadjanian, qui a tenu la partie soliste de sa « Ballade héroïque » pour piano et orchestre. Quant au chef d'orchestre, Alexandre Siranossian, un excellent spécialiste de cette musique, qu'il conduit par cœur, lui, est venu simplement de Romans, où il dirige le conservatoire. Bref, à part de faire venir un orchestre d'Arménie soviétique, il était impossible de mettre plus d'atouts dans son jeu. Mais cela aurait en-

traîné des dépenses considérables. Et puis, il se serait agi alors d'une réalisation entièrement importée, ce qui aurait eu moins de signification en ce qui concerne la sociologie culturelle.

Que les grands compositeurs contemporains d'Arménie soviétique soient à peu près inconnus en France, nul ne le contredira. Et quand je dis « à peu près inconnus », c'est que je pense à Khatchaturian, ou, plus exactement à l'auteur de la « Danse du Sabre » du ballet « Gayaneh ». Il se trouve que ces compositeurs s'inspirent profondément du folklore de leur pays pour faire de la musique moderne, ce qui doit bien indisposer les milieux culturels avancés qui

font la pluie et le beau temps en France, c'est-à-dire à Paris. Ces milieux se sont toujours efforcés de déconsidérer, voire de ridiculiser la musique folklorique, ce prodigieux trésor extraordinairement varié créé par le peuple et grâce auquel il s'est exprimé pleinement.

De Khatchaturian nous avons entendu l'ample et pathétique 3^e mouvement de la « Deuxième Symphonie ». La « Symphonie pour cordes et timbales » d'E. Mirzoyan, où la sobriété des moyens orchestraux employés, l'écriture claire, bien équilibrée favorisent l'expression dépouillée d'un lyrisme noble, chaleureux, intense. Quant à





Arno BABADJANIAN exécutant son œuvre
« La ballade héroïque »



Présentation d'Edouard MIRZOIAN au public,
par Alexandre SIRANOSSIAN



la « Ballade héroïque » d'Arno Babadjanian, composée en 1950, elle montre assez souvent une certaine parenté de style et d'esprit avec la musique de Rachmaninov. Des courtes pièces données en supplément montrent qu'Arno Babadjanian peut écrire des œuvres plus personnelles et modernes. Cet artiste est aussi, comme je l'ai dit plus haut, un merveilleux pianiste. Sa technique est parfaite, magistrale, son jeu souple, d'une aisance stupéfiante dans la grande virtuosité. La sonorité est très belle.

Longuement applaudi, Arno Babadjanian accorda plusieurs suppléments, des pièces de sa composition, un prélude de Rachma-

ninov ; et, pour finir, il fit appel à E. Mirzoyan et tous deux interprétèrent une danse pour piano à quatre mains de ce dernier compositeur.

Le chef et l'orchestre, eux aussi, furent très applaudis. Alexandre Siranossian a obtenu un résultat très remarquable de la part d'un orchestre qui, à part la « Danse du Sabre », ne connaissait pas une note du programme auparavant. Et cela en seulement quatre répétitions de deux heures ! Une ou deux répétitions de plus auraient été souhaitables, surtout pour la symphonie de Mirzoyan. Mais c'était fort bon, tout de même. J'espère que ce jeune chef reviendra bientôt à Marseille.

Le concert a été suivi, je devrais dire plutôt : prolongé, par une réception au Centre Culturel de l'église arménienne du Prado. Oui : prolongé. Car on y a entendu beaucoup de musique populaire arménienne, et cela dans une ambiance très amicale, chaleureuse, qui n'avait absolument rien de mondain. Des membres de la chorale « Saints Sahak Mesrop » de l'église du Prado, le chef, M. Elmasian et sa femme, chantèrent des chansons populaires. J'ai entendu là de bien jolies voix. Une jeune fille connaissait des chansons d'Arno Babadjanian. Celui-ci l'accompagna au piano. Lui-même en chanta une autre. E. Mirzoyan se mit à son tour au piano. Puis, les deux com-



Saluts du chef SIRANOSSIAN après l'exécution de « La danse du sabre »

positeurs jouèrent à quatre mains. Il y eut de brefs discours, familiers autant qu'émouvants. Cette soirée a été pour moi unique en son genre. J'ai quitté la fête vers trois heures du matin...

Jean ABEL.



Mme Chaké Gordzounian, pianiste concertiste, a bien raison d'être l'instigatrice de ce concert.

L'organisation de cette soirée a pu être réalisée grâce à l'accueil bienveillant de la Municipalité de Marseille en la personne de Maître Paoli, Adjoint au Maire de Marseille, délégué à l'Opéra.

« Arménia » leur présente ses remerciements.

Alexandre SIRANOSSIAN en action



un coup de semonce de plus

La nouvelle est tombée brutalement ; une fois de plus l'opinion mondiale s'est réveillée de sa torpeur pour s'intéresser, l'espace d'une émission de télévision, d'un numéro de journal, au problème arménien.

On ne peut s'empêcher de penser amèrement que, sans ces attentats, le monde n'aurait pas connaissance de l'injustice dont est victime notre peuple, et qu'au fil des effusions de sang, qui sont à déplorer, le dossier arménien, irréfutable, suscite de nouveaux défenseurs.

Il est à remarquer la parfaite compréhension témoignée à notre égard par la Radio, la Télévision et la presse françaises ; la conclusion de « L'Aurore » du 3 juin en est un exemple : « Mais la première mesure à prendre pour assurer cette sécurité ne serait-elle pas d'apaiser les Arméniens en reconnaissant ce qu'ils ont subi ? ».

L'AURORE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

LA MONTÉE DU

MADRID : Des Attentats sur la voiture

L'ÉPOUSE et le beau-frère de l'ambassadeur de Turquie ont trouvé la mort hier matin dans un attentat commis par des terroristes arméniens. Le chauffeur de la voiture officielle dans laquelle circulaient les membres de la famille de l'ambassadeur a également été tué par les balles du commando.

L'ambassadeur, M. Zeni Kunalalp, se trouvait lui-même dans les locaux de son ambassade au moment où sa voiture — arrêtée à un feu rouge dans les environs — subissait l'assaut des agresseurs.

Une heure environ après ce triple assassinat, le bureau de l'Agence France-Presse de Madrid recevait un coup de téléphone d'un correspondant anonyme, se présentant comme le porte-parole du groupe arménien Justice, qui lui a déclaré en espagnol :

« Nous sommes responsables de l'attentat qui vient d'être commis aujourd'hui contre la voiture de l'ambassade de Turquie. Nous réclamons la justice pour notre peuple. »

Le beau-frère de l'ambassadeur qui a trouvé la mort dans l'attentat, M. Balcioglu, avait quitté en mars 1973 l'ambassade d'Arabie Saoudite à Khartoum quelques minutes seulement avant un autre attentat — palestinien celui-là — dans lequel l'ambassadeur saoudien, le conseiller de l'ambassade des U.S.A. et le chargé d'affaires belge au Soudan

Catéchèse chrétienne

Irénée, martyr (vers 202) est le fondateur de la théologie chrétienne. Mais son œuvre revient de loin. Ses livres, écrits en grec, avaient disparu. On n'en connaissait que quelques fragments. Elle fut révélée au XVI^e siècle par la découverte d'une version latine de son livre « Contre les hérétiques » (les gnostiques du II^e siècle), puis par « Epideixis » retrouvée en 1904, dans une traduction arménienne qui n'eut longtemps que des éditions plus ou moins confidentielles. C'est la première catéchèse chrétienne qui nous ait été conservée. Elle est remarquable et méritait d'ouvrir la collection « Les Pères dans la foi » (1). Irénée pense selon un sens très actuel de l'histoire. Il sait allier l'audace d'un langage nouveau à un sens profond de la tradition, qu'il considère comme une réalité vivante sans

cesse rajeunie par l'Esprit Saint.

René LAURENTIN

(1) La Première Catéchèse Irénée de Lyon. D.D.B., 32 F.

« LE FIGARO »
13 avril 1978

Message de J.-P. Sartre au meeting de L.A.

Chers amis,
Indigné par le comportement des autorités françaises à votre égard, je tiens à vous assurer de mon entière solidarité :

Il est inadmissible qu'on ne puisse aujourd'hui dire la vérité touchant le génocide de la population arménienne.

Personnellement je me rappelle qu'au tribunal Russel où nous voulions énumérer les différents génocides qui précédèrent dans l'histoire le génocide des Vietnamiens,

le délégué turc, un socialiste, déclara qu'il n'y avait jamais eu de massacre de la population arménienne par les Turcs.

Il laissa même entendre qu'il y avait eu commencement de génocide des Turcs par les Arméniens.

Sur cette protestation d'un membre de la Gauche turque, nous renonçâmes à citer la série des génocides et j'en ai ressenti une honte profonde. Je tiens à vous le dire ce soir.

Sartre

« HAY BAYKAR »
Mai 1978.



TERRORISME DANS LE MONDE

Arméniens ouvrent le feu sur l'ambassadeur turc

trouvèrent la mort. M. Balcioglu représentait alors la Turquie au Soudan, après avoir été ambassadeur en Norvège. Il avait depuis pris sa retraite.

L'attentat d'hier à Madrid s'ajoute à d'autres actions terroristes organisées par des groupes arméniens décidés à obtenir la reconnaissance par Ankara du génocide organisé par les Turcs, contre leurs compatriotes, il y a soixante-trois ans.

En juin 1977, l'ambassadeur de Turquie auprès du Saint-Siège, M. Taha Carim, fut tué au moment où il regagnait son domicile dans le quartier résidentiel de Parioli, par un inconnu qui lui tira deux balles de revolver à bout portant. Plusieurs semaines auparavant, le diplomate avait reçu un message déclarant que si le gouvernement turc ne libérait pas les prisonniers politiques arméniens détenus par lui, un attentat frapperait une personnalité turque.

Un an auparavant, le 27 mai 1976, un terroriste était tué à la maison de la culture d'Arménie de Paris, dans le neuvième arrondissement, vraisemblablement par une bombe qu'il était en train de fabriquer avec d'autres terroristes.

Au total, depuis 1972, cinq diplomates turcs en poste dans les capitales occidentales ont été assassinés par des extrémistes arméniens.

En souvenir du génocide

C'est en 1915 que le gouvernement turc décida d'exterminer les Arméniens, qu'il soupçonnait de complicité avec ses ennemis russes (une légion de volontaires arméniens combattait en effet dans les

rangs de l'armée russe du Caucase). Une grande partie des Arméniens, accusés globalement de trahison, furent massacrés par la population turque. D'autres furent déportés vers les déserts de Syrie et de Mésopotamie, mais beaucoup périrent en cours de route, soit sous les coups des Turcs, soit à cause de la famine et des épidémies.

Qu'ils habitent la République soviétique d'Arménie, ou qu'ils appartiennent à la vaste diaspora arménienne à travers le monde, les Arméniens n'ont pu pardonner à la Turquie ce génocide dont ils évaluent le nombre des victimes à quinze cent mille.

Cependant, alors que l'Allemagne a reconnu le massacre des juifs organisé par le régime hitlérien, la Turquie continue à nier contre toute évidence sa responsabilité dans le massacre des Arméniens. En 1973, l'évocation de ce génocide sur un monument situé dans la cour de l'église arménienne de Marseille provoqua une protestation de l'ambassadeur de Turquie auprès du gouvernement français, alors que le monument en question avait été érigé dans une enceinte privée.

Le président du Conseil turc, M. Bulent Ecevit, a déclaré, après avoir appris l'attentat de Madrid, qu'il évoquerait la question de la sécurité des diplomates devant la session spéciale des Nations unies sur le désarmement. Mais la première mesure à prendre pour assurer cette sécurité ne serait-elle pas d'apaiser les Arméniens en reconnaissant ce qu'ils ont subi ?

P. S.

Un précieux témoignage

Nous savions que tous les Turcs n'avaient pas trempé dans les massacres successifs qui voulaient anéantir le peuple arménien. Beaucoup d'entre eux ont aidé des familles surtout des enfants à se cacher pour éviter d'être tués. Certains ont même payé de leur vie leur mouvement d'humanité.

Par contre, nous ne connaissions pas de Turcs qui déploient sincèrement ces faits tragiques. Aussi avons nous été très surpris de lire dans le numéro 14 de mars/avril 1978 de notre excellent confrère « Le Lumignon » ce témoignage de l'écrivain turc V. Yeguen tiré du livre de Georges Brézol « Les Turcs ont passé là » Paris 1911, pp. 326-329.

« O Islams ! — Vous n'avez pas craint Dieu, vous n'avez pas eu honte des hommes, en considérant comme ennemis vos frères Chrétiens et en les tuant ; votre acte est une preuve certaine que parmi vous il n'y a pas un seul Islam clairvoyant et posédant un cœur noble. O injuste ! Vos mains n'ont pas tremblé ? Qu'avez-vous voulu faire par ces massacres tels qu'on n'en a jamais vu dans l'histoire des peuples les plus barbares. Malheur aux pa-

rents qui vous ont donné le jour ! Vous êtes la honte du pays qui vous a nourri de ses fruits, qui vous a désaltéré avec l'eau de ses rivières et qui vous a abrité de l'ombre de ses arbres.

O Ulémas ! — Les lourds turbans dont vous avez garni vos têtes vous ont servi d'instruments pour tromper les ignorants ; vos coiffures, en descendant jusqu'à votre bouche, fermeront vos yeux et vous empoisonneront.

Dieu, Mahomet et le Coran

sont irresponsables, ils ne vous autorisent pas à commettre des œuvres néfastes ; montrez donc les ouvrages qui vous ont permis d'entreprendre ces tueries dont vous étiez les instigateurs. Nous ne connaissons aucune religion qui permette de telles atrocités, et s'il s'en trouvait une par hasard, nous nous éloignerions d'elle et la détesterions ; nous ne voulons pas devenir des coupables et désirons rester purs comme Dieu au ciel.

O Turcs ! — Le monde était émerveillé et le monde célébrait vos louanges ; le sang qui coule dans mes veines coule dans les vôtres aussi. Je me disais : « Puisque Dieu a bien voulu me faire naître Turc, il faut que je meure Turc », mais aujourd'hui je rougis de honte et désire me cacher derrière un rideau pour ne plus paraître aux yeux du monde : j'aurais désiré qu'il existe entre vous

La Libération de Paris telle que l'a vécue Raymond Dronne

Puis, subitement, surgit un personnage qui tient à la main une sorte d'étrange motocyclette, un engin rafistolé de tous côtés qui ressemble à un dessin de Dubout. Il s'approche et me dit avec un fort accent arménien : « Moi, je sais par où il faut passer ». Il me demande où je veux aller. A ce moment je choisis l'objectif et je répons : « L'Hôtel de Ville ». Il me dit de le suivre. Immédiatement, des voix s'élèvent prétendant que ce n'est pas possible. « Ecoutez, dit-il, je viens de l'Hôtel de Ville, j'en arrive... ». « Bon, je vous fais confiance, lui dis-je. Mon vieux, allez, on y va ».

Guidés par l'Arménien nous empruntons l'avenue d'Italie et tournons dans la rue de la Vistule. La colonne suit. Il y a la jeep et puis, au début un char et un halftrack, un char et un halftrack, et après les halftracks.

Dans le fracas des chars, dans le fracas des véhicules, on entend difficilement ce qui se passe autour de nous. Il y a eu vraisemblablement, quelques coups de feu tirés. Par qui ? Par des Allemands, par des F.F.I. qui nous ont pris pour des Allemands ? On ne sait pas. L'essentiel : on passe, on va le plus vite possible. Il n'y a personne, c'est le vide. C'est le vide, l'ombre grandit, le jour est en train de décliner rapidement. Il commence à faire nuit. Aucune lumière n'est allumée. Rien. C'est un Paris vide, un Paris triste.

« LE JOURNAL
DES COMBATTANTS »

à travers la presse

et moi ce qui existe entre vous et la conscience, c'est-à-dire la pitié humaine ; j'aurais préféré qu'il ne coule pas dans mes veines ce sang qui vous a poussés à des actes fratricides : je ne suis pas le seul à le dire, tous les bons Osmanlis sont avec moi, tous ceux qui respectent le genre humain.

O Osmanlis ! — N'êtes-vous point étonnés ? Ne voyez-vous pas où nous allons ? Au moment où vous lisez ces lignes, on massacre nos malheureux frères, on brûle leurs maisons et on leur fait endurer des tortures que nul être humain n'a subies. Nous assistons aujourd'hui au spectacle d'une nation dont la seule faute a été une confiance et une reconnaissance sans bornes envers ses compatriotes et voisins, lesquels aujourd'hui l'égorgeant, comme on égorge un troupeau de moutons ; le sang rouge coule sur une page de l'histoire ottomane.

O Poètes ! ô écrivains ! — Laissez de côté les rêveries et la description des cheveux noirs, des joues rosées, etc... etc..., levez-vous avec moi, et condamnés selon la justice, les actes sombres et les journées rouges. Employez au moins votre plume à décrire les atrocités commises, car c'est le devoir du poète, de l'écrivain de condamner les injustices, de consoler les éprouvés ; il faut aussi que les écrivains sentent bien eux-mêmes pour faire bien ressortir les faits et les faire sentir à ceux qui écoutent. Par le sang versé, nous sommes remontés vers la sauvagerie primitive, ainsi donc c'est dans les mêmes conditions que le drame doit être écrit.

Quel dommage pour cette pauvre nation, à côté de laquelle nous avons vécu des siècles et qui s'éteint aujourd'hui victime de notre animosité.

Levez-vous, amis de la liberté ! — Vous êtes peu nombreux ; les fanatiques et les ignorants sont nombreux. S'il n'y avait pas l'espoir de disperser, de déchaîner ceux-ci et de venger nos frères massacrés, la mort serait la moindre des choses pour suivre les martyrs dans leur trace. Nous vivons dans un milieu si vicieux, qu'il faut en sortir par la mort ; nous sommes perdus par notre vanité et par notre faux mérite, il n'est pas agréable de vivre dans ces conditions.

O Nations de l'Occident ! — Parlez contre nous, car nous le méritons, mais quand vous maniez la plume, rappelez-vous qu'il y a là des ottomans qui pleurent des larmes rouges et qui ne désirent pas cette vie et qui n'approu-

vent pas du tout ce qui a lieu dans cet Orient.

O habitants ottomans de l'Égypte ! — Hâtez-vous de former une union dans le but d'installer ce beau pays de Turquie dans ses lois gouvernementales et de justice, et courons tous comme volontaires vers l'Anatolie. Si vous réalisez cette proposition, je me mets dans vos rangs en chantant et fredonnant pour nous avancer tous ensemble. Je ne suis pas le seul à le dire, plusieurs ont eu la même idée, mais il est absolument indispensable de travailler dans ce but. Courons à Adana, et ailleurs, éteignons les incendies de cette contrée, élevons-nous sur ses montagnes, protégeons les rescapés et éprou-

vés, vengeons ceux qui ont disparu à jamais ; si nous n'agissons pas ainsi, nous n'aurons pas plus tard le droit de nous appeler des patriotes. Dites que nous sommes des menteurs ; avoir une famille, des enfants, n'est pas un prétexte admissible pour rester inertes ; moi-même j'ai famille et enfants ; qu'ils soient victimes de la patrie et un holocauste en souvenir des égorgés, des massacrés. Levez-vous, en avant, mourons et vive la patrie : vengeons-nous des assassins et ne laissons plus paraître leur trace ».

Nous voulons signaler ici le travail magnifique fourni par le Pasteur René Levonian, rédacteur de ce journal, et par d'autres jeunes pasteurs

de l'Église évangélique qui, tout en accomplissant leur travail d'évangéliste, se penchent sur les problèmes arméniens et donnent au « Lumignon » un aspect religieux autant que patriotique.

En rendant à Dieu ce qui est à Dieu, ils rendent aussi, à leur patrie d'origine, le meilleur d'eux-mêmes.

Toute notre reconnaissance à René Levonian et à tous ceux qui comme lui luttent pour la pérennité de notre culture.

Il est vivement conseillé à nos amis de s'abonner au journal « Le Lumignon », 4, rue Docteur-Paul-Liday, 69003 Lyon - CCP Lyon 2859 53 S. Abon. 25 F par an.



A la Maison de Retraite des Arméniens, à Mormorency, Mme Handjan aura bientôt 103 ans

« Mlle Handjian a vu sa jeunesse s'écouler entre l'Europe et l'Asie. Elle a connu le siècle de la chandelle, le transport à cheval.

Elle a successivement assisté à la découverte de l'électricité, de l'automobile, de l'avion, de la fusée interplanétaire pour atteindre l'âge atomique.

Elle a traversé les deux grandes guerres mondiales

et elle est venue trouver une seconde jeunesse dans ce beau pays qui est le nôtre, pays de la liberté et de la tolérance qui a toujours accueilli les peuples en détresse ».

C'est par ces mots que M. Magarian, maire de Mormorency, rendait hommage à Mlle Orakin Handjian, pensionnaire depuis trois ans de la maison de retraite des Arméniens, avenue Charles-de-Gaulle, à Mormorency, à l'occasion des fêtes de son centenaire.

Un repas a groupé, samedi, au foyer des Arméniens, tous les pensionnaires de l'établissement. M. Mardirossian,

président de l'Association arménienne d'aide sociale, M. Magarian, maire, et diverses personnalités, dont le père Jangotchian, du culte orthodoxe arménien, MM. Ideal et Chamlian, directeurs des foyers de Mormorency et d'Andilly, MM. Arnold et Lyonnais.

En excellente santé, sachant tenir la conversation, Mlle Handjian a fait honneur aux plats du repas.

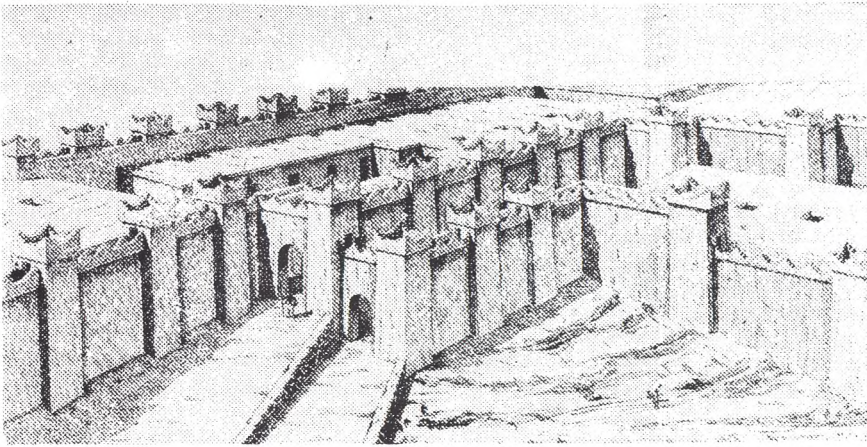
Elle s'est exprimée au micro et a même chanté une chanson.

« LE PARISIEN
LIBERE »
17 avril 1978.

initiative à suivre

L'un de nos lecteurs de Marseille, M. Aroutian Arthur, nous ayant communiqué un article du journal helvétique de la « COOP » suisse, que des amis de ce pays lui avaient envoyé, nous le publions volontiers.

Nous remercions M. Aroutian et prions instamment nos amis suisses de continuer à nous faire parvenir les documents qu'ils jugeraient intéressants.



ARGITIHINILI, citadelle du vieux royaume d'Ourartou (1^{er} millénaire), ancêtre de l'Arménie (reconstitution).

Arménie, terre de haute civilisation

ON ignore trop souvent, l'Arménie a enrichi notre pensée et notre art depuis des temps immémoriaux. Ainsi, une montagne sacrée est au cœur de ce pays comme en celui du vieux mythe biblique du déluge: l'Ararat, où l'arche se posa. Antique terre de civilisation, en vérité, celle qui, dans l'histoire, vit s'épanouir le puissant royaume Ourartou — c'était au début du premier millénaire avant notre ère. Il subsiste des vestiges de hautes fortifications, celles de la citadelle royale avec son temple et son palais sur quoi veillaient des êtres ailés et fabuleux, où des fresques évoquaient les chasses aux fauves — lions et léopards. Pays qui, bien plus tard, allait être le plus ancien des Etats chrétiens puisque le roi Tiridate y proclama le christianisme religion nationale en 301, près de dix ans avant que Constantin n'ait promulgué l'édit de Milan. Pays où subsiste, bien vivante, la plus vieille cathédrale du monde, celle de St-Etchmiadzine.

Indéfectiblement chrétienne, l'Arménie fut implicitement célébrée par les peintres médiévaux, car ce sont ses montagnes où se situe le martyre des dix mille légionnaires que l'empereur romain — dit la légende — fit précipiter et empaler au fond de l'abîme parce qu'ils refusaient de sacrifier aux idoles: notre Manuel Deutsch, entre autres, a pris cet horrible supplice pour thème de l'un de ses plus saisissants tableaux.

* Un volume relié pleine toile, 29,5 x 21,5 cm, 180 pages, nombreuses illustrations in texte et hors texte, en noir et en couleurs (La Bibliothèque des Arts, Lausanne et Paris).

C'est toutefois dans l'ordre monumental que l'apport de l'Arménie à l'art chrétien fut de beaucoup le plus important, le plus immédiat et le plus concret: de même que l'Arménie échappe spirituellement à la proche Byzance et à son patriarcat, de même ses églises n'ont rien de byzantin; en revanche elles s'apparentent à celles d'Occident. Dès le IV^e siècle, l'architecture arménienne, d'une originalité hors de discussion, semble préfigurer notre art roman cinq à six cents ans d'avance et il n'est pas jusqu'au style des sculptures qui n'accuse semblable parenté.

Arménie, pays foisonnant d'intelligences et dont les œuvres d'artisanat furent exportées dès l'Antiquité dans tout le bassin méditerranéen — notamment en Etrurie —, Arménie dont maints savants et architectes vinrent s'établir dans l'empire, pourquoi n'aurait-elle pas contribué de manière décisive à l'élaboration de notre art médiéval? On se sent enclin à rêver à de telles relations en parcourant le livre récemment paru — *Arménie* — écrit par Elisabeth Bauer et en en contemplant les belles photographies dues à Jacob Schmidhainy*.

Précisons-le cependant, cet intéressant ouvrage n'est point spécialement consacré à l'art arménien; c'est, au premier chef, un livre d'histoire qui, de l'Ourartou, nous mène jusqu'à la République socialiste soviétique d'Arménie, «république modèle». Cette histoire est d'une extrême complexité en raison même du fait géographique: l'Arménie occupe une position centrale aux confins de ce qui fut jadis l'Assy-

rie, le Mittani, le pays des Hittites ou celui des Parthes, la Perse achéménide. Le miracle est que, convoitée par les uns et les autres, elle ait pu conserver le plus souvent son indépendance entière, son autonomie dans le pire des cas, comme à l'époque romaine. Indépendance étonnante quand on songe aux attaques des Tartares, des Mongols, des Arabes et des Seldjukides. Détachons un seul épisode de ces péripéties, l'alliance qui se manifesta au temps des croisades avec les conquérants venus d'Europe: les rois francs de Jérusalem prirent pour épouses et couronnèrent reines des princesses d'Arménie. Des rapports singuliers s'affirmèrent de façon significative entre l'Arménie et l'Europe occidentale, pardessus la Byzance hellénistique, voire contre elle.

La volonté arménienne d'indépendance, le maintien de sa personnalité chrétienne face à l'islam ne sauraient être évoqués sans le rappel des tueries. Une des plus grandes hontes du XX^e siècle est d'avoir connu les atroces massacres perpétrés par les Turcs en 1915 — deux millions d'Arméniens assassinés en quelques mois par ordre de l'Etat ottoman — premier des génocides contemporains. On ne peut que répéter le mot miracle en pensant à l'existence conservée de ce peuple, miracle encore quand on apprend quelles menaces fit planer sur lui la tyrannie stalinienne. Aujourd'hui — dit l'auteur — l'Arménie a trouvé un heureux équilibre: «Un pays dont le passé et l'avenir sont le signe d'une culture ancienne capable de se renouveler toujours.» Arnold Kohler

L'Orchestre Zartong et les Ballets Bolikian le 6 Août à Martigues, 21 heures

Dans le cadre du festival populaire de la Ville de Martigues qui se tiendra du 30 juillet au 16 août, l'Office Municipal Socio Culturel, à la demande de l'Association des Arméniens de Martigues - l'Etang de Berre organise une soirée baptisée « Frérie Arménienne ».

Formé de Lorys Tildian au kamankcha ; Stépan Akian au santur ; Richard Tanélian à la batterie, et Franck Tildian à la guitare-basse, le groupe musical Zartong a su renouveler la musique traditionnelle du peuple arménien en alliant les sons d'instruments aux origines millénaires à ce que l'électronique a apporté aux formations contemporaines.

Quant à E. Bolikian, il a su retourner aux sources de l'art chorégraphique arménien en l'épurant de toutes les influences étrangères.

Ses ballets d'une grande pureté artistique reflètent toute l'âme arménienne.

L'Orchestre Zartong et les Ballets Bolikian, deux groupes de la nouvelle génération qui témoignent de la pérennité d'une culture qui se perpétue dans des conditions difficiles tout en se renouvelant et en s'affirmant.

Rendez-vous à Martigues le 6 août, Place Mirabeau.

Communiqué de l'Association Arménienne d'Aide Sociale

HOME ARMENIEN
107, Avenue Maréchal-Lyautey
83700 Saint-Raphaël.
Tél. : (94) 95.00.30

Nous avons l'honneur d'inviter la Communauté Arménienne de France, qu'à l'issue de l'Assemblée Générale en date du 27 avril 1978 et de la réunion du Conseil d'Administration du 18 mai 1978, le nouveau Conseil d'Administration est composé de la manière suivante :

Président : Nubar Arpiarian de Varentz
Vice-Présidents : Armand Handjian, André Yedikardachian
Secrétaire Général : Henri Damadian
Secrétaire Général Adjoint : Haïg Torgomian
Trésorier : Philippe Pilibossian
Trésorier Adjoint : Haïg Agabekian
Conseillers : Jacques Ayvasian, Nadia Fer, Armand Fesdjian, Jean-Claude Kat-chikian, Raoul Kazandjian,

Denis Ketchedjian, Bernard Varjabedian, Artin Voskian. A cette occasion, nous lançons un appel à toute la communauté pour qu'elle soutienne activement notre activité de vocation sociale :

— Bien être des pensionnaires de nos maisons de retraite ;

— Aide, périodique ou occasionnelle, aux nécessiteux et aux étudiants arméniens.

24 avril 1915, Vienne

Le dimanche 30 avril une messe de requiem a été célébrée en l'église Saint-André-le-Haut par le père Meguerditch Balabanian, curé de la paroisse de Décine. La traditionnelle gerbe a été déposée rue du 24-Avril 1915 en présence des conseillers municipaux de la ville de Vienne. Il est à remarquer, et nous le déplorons vivement, que le prêtre invité ce jour-là a refusé de venir dire la prière habituelle devant la plaque de la dite rue. Mgr le délégué Catholicossal aurait-il été victime d'une pression quelconque ? Notre église a toujours été notre guide et notre protectrice et nous aimerions qu'elle le restât.

Dimanche 7 mai, après la journée officielle organisée par toute la communauté, l'Association Culturelle Arménienne a organisé un hokédjach en l'honneur de nos martyrs ; durant ce repas fort bien organisé, les élèves de l'école Mesrob Machtotz ont déclamé des poèmes et exécuté des airs tant arméniens qu'européens, au piano et au saxophone ; nous avons aussi eu la joie d'entendre leurs aînés, parents et grands-parents ainsi que M. Emmanuel Tachdjian, de Romans, passionné de poésie arménienne, qui a fait vibrer toute la salle par sa magnifique interprétation d'un des poèmes de l'immortel Chiraz.

Sahag SUKIASYAN

L'Association des "Haï Arinouch" de Marseille organis du 8 juillet au 30 juillet 1978, leur Camp Scout annuel qui se déroulera dans le cadre vivifiant de leur propriété de la "Bastide des Jourdans" dans le département du Vaucluse.

Frais de séjour : 750 F.

Pour les inscriptions téléphoner à Mme Chamirian, tél. : (16-91) 62.11.18 avant le 25 juin 1978.

A l'occasion d'un récital de piano

Notre excellent ami, M. Kurkjian, nous a envoyé un très bon article, très spirituel, à cette occasion, nous extrayons ces extraits :

L'un de ces derniers récitals fut celui donné par une lauréate du Concours Marguerite Long - Jacques Thibaud, Myriam Birger (de mère arménienne) dont « Arménia » me demanda la critique musicale.

Pour parler de notre Myriam, je n'ai eu aucune appréhension et ne cours aucun risque pour le faire, car ma tâche est relativement facile. En effet, je ne ferai qu'exprimer le sentiment de tous les auditeurs réunis dans la coquette salle de concert de l'Eglise arménienne Sahag-Mesrop du Prado.

Nous avions devant nous une charmante fille fort sympathique, d'une grande simplicité, n'affichant aucune de ces manières inévitables chez certains pianistes. Elle ne se permettait aucune recherche d'effets faciles, et faisait preuve d'une réelle assurance pour affronter son public, à une époque où les excellents pianistes sont partout légion. Ajoutons à tout cela un goût très sûr quant au choix de son programme, ce qui démontre sa belle musicalité. Ce sont là, déjà, des qualités fort appréciables pour une concertiste aussi jeune.

Au programme étaient inscrits : « Prélude et Fugue » en ut dièse mineure, de J.-S. Bach, une Sonate de Beethoven « La Tempête », deux Intermezzos de Brahms, 10 Visions fugitives de Prokofiev, deux Etudes de Chopin, ainsi qu'un Scherzo. Un tel choix suppose une technique suffisante et une juste compréhension des styles divers. Myriam était donc sûre de posséder l'une et l'autre. A noter que même dans les morceaux particulièrement difficiles, notre pianiste n'extériorisait jamais l'effort nécessaire à leur exécution. « En un mot, tout était parfait », peut enchaîner un lecteur sceptique, à juste titre.

Myriam serait la première à protester si je prétendais cela. Ce serait admettre qu'un point final a déjà été mis au développement de son talent, et que l'expérience, la maturité, le travail ne peuvent plus rien pour son épanouissement et son enrichissement.

Pour conclure, il m'est particulièrement agréable de noter deux aspects qui caractérisent le jeu de Myriam. C'est d'abord une judicieuse répartition du plan sono-

CHAUSSURES JACKY

Propriétaire GRIGORIAN

61-69, Rue de Rome - 13001 MARSEILLE - Tél. : 54.05.16

re de l'instrument, selon le rôle confié à chacune des deux mains, et ensuite — je devrais dire, et surtout — une conception des nuances. A certains moments les touches du piano n'étaient que volupté, produisant ainsi des sonorités d'une douceur si veloutée que l'auditoire était forcé de retenir son souffle.

Le programme s'est achevé avec quelques pages ravissantes de notre regretté et génial Aram Khatchadourian, mort le 1^{er} mai dernier, à la mémoire de qui le public fut prié de se lever, en début du concert, pour observer une minute de silence.

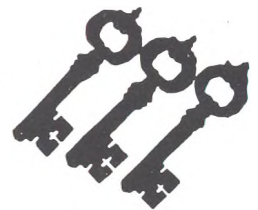
En fin de programme, Myriam nous a gracieusement accordé un bis, cédant aux applaudissements qui la ramenèrent encore sur la scène pour recevoir une gerbe de fleurs.

Hagop KURKJIAN

Présence de la Culture arménienne au Festival d'Avignon

Pour la première fois, par le chœur mixte
arménien de Paris

LA CHORALE SIPAN - KOMITAS
(dirigée par G. Aprikian)



Abbaye de Sénanque

21 juillet, 19 h

Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon

22 juillet, 19 h

23 juillet 19 h

Pour renseignements : Tél. (16-90) 86.45.55

"...Cette fraîcheur de la musique arménienne et cette couleur merveilleuse apparaissant davantage dans les chants populaires du R.P. Komitas.

On a admiré l'homogénéité et l'enthousiasme de la chorale Sipan - Komitas, dirigée par G. Aprikian, la qualité de ses voix d'hommes nobles et graves, la couleur fruitée des voix de femmes".

("Le Monde" - extraits).

REPORTAGE
MARIAGE
TRAVAUX COULEURS
IDENTITE MINUTE
MATERIELS PHOTO CINE

PHOTO COULEUR



SERVICE

Arthur MASHOYAN

32, Cours Julien

13006 MARSEILLE

Photographe

Tél. : (91) 94.16.04

Cher Monsieur Cassabalian,

Deux lecteurs nous ont écrit, à propos de notre éditorial d'avril « Tragique désertion », avec des points de vue différents.

L'un d'eux, une lectrice de Colmar, nous fait un procès d'intentions que nous n'avions pas, en imaginant que nous puissions nous comporter avec légèreté sur le problème de la religion.

En souhaitant que nos compatriotes fréquentent plus assidûment leurs églises nationales, et non l'Eglise, notre objectif est de les ramener aux sources de nos traditions vénérables, afin de les protéger contre une assimilation qui les menace.

N'ayant aucune qualité d'évangéliste, c'est seulement dans le domaine de la survie de notre Culture que nous pouvons prêcher.

Et puisqu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Lui, rendons à notre journal ce qui est le rôle d' « Arménia ».

A l'attention de M. Jacques Cassabalian

Colmar, le 15 mai 1978.

Monsieur,
Je viens de lire le n° 34 (avril) d' « Arménia » et en particulier votre éditorial relatif à la désaffection religieuse des Arméniens, article que vous avez intitulé « Tragique désertion ».

Tragique désertion ! L'expression n'est pas trop forte pour exprimer les faits, mais votre article demande, si vous le voulez bien, quelques mises au point. Oseriez-vous publier ma lettre ?

D'accord lorsque vous écrivez que l'âme arménienne s'est forgée à l'église arménienne (encore faut-il préciser qu'elle s'est forgée, non seulement grâce à la pratique dominicale, mais aussi d'abord et surtout grâce à la vie quotidienne solidement ancrée dans l'Evangile (mélange donc de divin et d'humain qui fait la gloire de Dieu ; sans ce mélange, Dieu ne serait qu'un despote) et s'il est vrai que Mesrop ait inventé l'alphabet, il est faux de lui attribuer miracle comme il est faux d'attribuer tout miracle à un homme, l'homme n'étant que l'instrument, choisi et pourtant « actif » de la volonté divine. Alors, ne serait-il pas plus exact d'attribuer ce miracle à Dieu lui-même (qui sait de quoi nous sommes faits et de ce que nous avons besoin) ? « Rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ».

Attribuer à un homme la paternité d'un miracle c'est ouvrir toute grande la porte aux erreurs et aux égarements de toutes sortes.

Il est certain que nos aïeux se nourrissaient de l'Evangile et que cela les fortifiait pour leur combat quotidien au point qu'ils devaient avoir d'autres valeurs que, nous, nous avons justement perdues) au point que « le bonheur matériel n'a jamais prévalu sur le bien culturel » (juste ici un extrait de l'article « Histoire de la musique et du chant arméniens, des origines au 19^e siècle », page 19 de ce même « Arménia ») et j'ajouterai même sur le Dieu culturel ». L'homme n'est pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Mathieu, chap. IV, verset 4 et Luc, chapitre IV et verset 4). N'est-il pas triste et désespérant de voir que, alors que les générations passées vivant leur foi en temps normal s'y enracinaient encore d'avantage, aux périodes de troubles et de tempêtes, les générations actuelles lèvent l'ancre ? Dès lors, pourquoi s'étonner et d'appeler à l'aide dès que le navire commence à sombrer ? Ne sommes-nous pas nos propres fossoyeurs ?

Oui, la population arménienne cherchait refuge auprès de ses prêtres « qui la galvanisaient », mais pour qu'un être humain, un groupe humain, une nation entière soit galvanisés, ne faut-il pas, en même temps que prêtres et laïcs ne forment qu'un seul front et que le peuple accepte cette galvanisation et reconnaisse dans cette acceptation le seul salut possible quel que soient les consignes et les événements immédiats (telle que la bataille d'Avair qui, bien que perdue militairement, mais gagnée spirituellement et au-

delà de toute intelligence humaine et avec tout ce qu'elle comporte de conséquences pour les Arméniens, durant des siècles et jusqu'à nous).

L'Eglise, est sainte mais n'oublions pas qu'elle est composée d'être humains qui, en attendant, sont tous des pêcheurs, prêtres ou laïcs, qu'il peut y avoir des erreurs et même pire, un manque de sagesse, un esprit de division, mais ce qui est important c'est de ne pas déposer les armes, de reconnaître ses ennemis pour repartir d'un meilleur pied. Corrigeons-nous mutuellement, prêtres et laïcs, mais que ce soit dans l'amour et le respect de chacun et pour le bien de tous.

Alors, quand vous donnez le conseil d'aller à l'église pour retrouver ce sentiment d'appartenance à la communauté arménienne, moi, je dis non ! On ne va pas à l'église dans un but matériel, mais bien d'abord pour louer Dieu, pour ce qu'il est, pour reprendre force et courage à la lumière de sa Parole, de sa Sagesse « qui sondent les cœurs et connaissent toutes nos pensées » avant même que nous les ayons formulées. A lire votre article, vous paraissez donner aux prêtres et aux jeunes gens le conseil d'aller à la messe, au même titre qu'aller à un autre loisir culturel ou sportif. Laissez cela aux organisations arméniennes sportives, culturelles. On ne va pas à l'église (= à la messe) comme on va au ciné ! Chaque organisation a son travail, son but. Respectez-les. Pauvres de nous tous s'il est des hommes, jeunes ou vieux, qui suivront vos conseils.

N. B. — Vous me pardonnez si mes propos vous semblent incisifs, mais on n'a pas le droit de se servir de l'Eglise, de se l'assujettir, comme vous l'avez fait dans votre article.

Mlle Astrid TAROYAN
21, rue Gosséry
68000 Colmar

J'ai lu avec plaisir votre éditorial d'avril, et vous félicite du courage que vous avez eu de sonner le tocsin et poser le problème. Les causes du mal sont multiples, et nous sommes tous plus ou moins responsables, nous prélassant dans notre bien-être. Il ne s'agit pas de rejeter la faute sur le voisin, mais de se grouper et se concerter pour trouver une solution.

Aujourd'hui il ne faut pas penser à la guerre froide qui doit nous diviser, et nous devons partir du principe que nous avons une église apostolique remarquable qui nous a fait survivre pendant des siècles à travers vents et marées.

La jeunesse actuelle recherche parfois avec passion ses origines, et doit trouver en face d'elle un accueil valable qui l'attire et la retienne. Notre messe, nos chants sont émouvants, mais il faut en faire comprendre le contenu et le faire aimer. Pourquoi ne pas organiser des réunions audio-visuelles avec explications de nos chants, leurs origines, émaillées de passages de notre histoire nationale si mêlée à celle de notre église. Même les grandes personnes s'y intéresseraient.

Nous ne sommes plus dans nos pays d'origine où chaque quartier avait son église et son prêtre. Parfois de grandes distances nous séparent. Pourquoi ne pas choisir des centres de gravité, où des réunions périodiques auraient lieu, avec séance éducative suivie d'une partie récréative. Ceci devrait se faire sans idée partisane, en expliquant qu'il s'agit de l'intérêt supérieur et de la sauvegarde de notre identité. Un succès en amènerait un autre.

Le pôle d'attraction final à atteindre étant l'église, il faudrait que chaque ecclésiastique normalement intéressé ait un traitement assuré décemment, lui conférant ainsi un prestige, une prestance et une indépendance nécessaires auprès de la jeunesse.

Je ne sais si vous vous rappelez de notre brève rencontre lors de votre manifestation au Centre UGAB à Paris. L'équipe d' « Arménia » fait preuve de notre tenacité nationale, et je souhaite de tout cœur que vos efforts vous réservent les satisfactions que vous méritez.

H. R. VORPERIAN
17, r. Berteaux-Dumas
92200 Neuilly-sur-Seine



un entretien avec Jean-Pierre MAHE

Professeur à l'Institut National
des Langues et Civilisations Orientales de la Sorbonne

LE samedi 15 avril 1978, à 21 heures, la Section Culturelle de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance de Marseille, sur l'initiative du Club des Jeunes, recevait M. Jean-Pierre Mahé, professeur d'arménien à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales de la Sorbonne.

La personnalité de M. Mahé, le thème de sa conférence : « Mesrop Machtots, savant et homme d'action » avaient attiré un auditoire nombreux et très attentif, qui fut très vite enthousiasmé par la richesse de l'exposé qui, je le précise, était présenté en arménien littéraire.

Je veux ici remercier le peintre de talent Gérard Pamboukdjian, de Toulon, qui a eu l'amabilité de nous prêter une toile grandiose exposée, ce soir-là, dans la salle de conférence, représentant « Le Massacre des Arméniens ».

Ohan Hekimian, fondateur du Comité permanent pour l'enseignement, présent ce soir-là, assisté de M. Robert Dermerguerian, professeur d'arménien à l'Université d'Aix-en-Provence et Président du Comité, ayant sollicité un entretien avec M. Jean-Pierre Mahé, nous publions quelques extraits de cette interview.

O. H. — Nous vivons dans une communauté et nous connaissons le désarroi de l'enseignement de la Langue Arménienne en France. En ce qui me concerne je tiens beaucoup à la structuration de l'enseignement de la Langue Arménienne. Comment l'organiser, avec qui, comment la commencer car elle n'existe pas encore.

Quelles sont vos idées ?

Seriez-vous disposé à nous apporter votre collaboration ?

J.-P. M. — Je vais être appelé à l'apporter. De manière modeste tout d'abord puisque je suis la personne qui va faire passer l'examen d'Arménien dans la région parisienne.

Je souhaiterais, s'il y en avait la possibilité, intervenir pour organiser, sur des initiatives privées des cours d'Arméniens, même à titre bénévole et même précaire ; car je ne pense pas qu'au début on puisse obtenir autre chose. Cela créerait une situation qui serait immédiatement utile aux futurs élèves et puis petit à petit on arrive-

rait à créer une situation de fait qui mettrait les autorités dans une position gênante car elles se trouveraient devant la statistique : tant de personnes réclament à passer l'Arménien, dans tant d'établissements tant de professeurs bénévoles se trouvent l'enseigner.

N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu paradoxal à laisser dans le bénévolat une chose qui correspond à une demande précise.

Je crois qu'il faut créer une situation de fait.

Qu'à partir d'une situation de fait on rappelle qu'apprendre l'Arménien n'a pas du tout la même signification qu'apprendre le Zoulou ou le Goloff, mais que c'est apprendre la langue d'une très ancienne civilisation. Que d'autre part en se comportant d'une manière correcte à l'égard de la communauté arménienne non seulement le Gouvernement Français fait une chose normale (on a bien créé une agrégation de Portugais parce qu'il y a beaucoup de Portugais en France), mais de plus il suit une tradi-

tion culturelle très ancienne en France. C'est le lieu de rappeler que les contacts culturels sont très anciens. En effet le premier souverain à avoir acheté des livres arméniens est Henri II.

Durant le XVII^e et le XVIII^e, il y a eu des élèves arméniens élevés au Collège Louis Le Grand, et avec l'intention très délibérée de la part des Autorités Françaises de s'intéresser à ces élèves puisqu'on a envoyé ces élèves en mission pour acquérir des manuscrits arméniens et puisque la chaire d'Arménien est de fondation aux Langues Orientales.

Une tradition et un devoir de justice donc à l'égard de la population arménienne...

R. D. — A Marseille on a recensé les écoles d'enseignement. Il y en a 18. Les enseignants sont des gens bénévoles auprès des églises ou auprès des associations. Ces cours sont assurés pour les élèves de lycée 1^{er} et 2^e cycle qui préparent l'Arménien pour le présenter

au baccalauréat. L'an dernier il y avait 45 candidats au bac.

J.-P. M. — *Ce n'est pas assez. Il faudrait et il pourrait y en avoir des centaines.*

R. D. — Oui. Pour une colonie de 60.000 habitants, 45 candidats c'est peu évidemment.

O. H. — La première condition est donc que les Arméniens donnent la priorité à leur langue. C'est eux-mêmes qui doivent provoquer cet état de fait.

J.-P. M. — *J'en suis persuadé. Le seul moyen d'obtenir quelque chose est d'occuper le terrain.*

votre position vous pourriez les encourager à former ce Comité ?

J.-P. M. — *Certainement...*

O. H. — Nous aimerions que vous nous parliez un peu de vous. Comment en êtes-vous arrivé à être professeur d'Arménien ?

J.-P. M. — *J'ai passé l'agrégation de grammaire en 1967. Je suis devenu assistant puis maître assistant à l'Université de Strasbourg. Je fis un peu d'Arménien Ancien pour avoir accès à des sources grecques disparues, mais traduites en Arménien. Je suis allé à l'Institut Catholique car des cours de*

J'ai fait d'autres langues orientales, en particulier du Copte, seulement il y a une différence fondamentale qui m'a frappé. Le Copte est une langue peu intellectuelle... Un texte philosophique traduit en Copte donne un résultat épouvantable... tandis qu'en Arménien on trouve le terme juste. J'ai été frappé par la souplesse du Kerapar pour traduire la langue philosophique grecque.

Puis je suis parti à Everan. M. Feydit m'a demandé si je voulais être candidat à sa succession, j'ai accepté et je suis très heureux



De gauche à droite : M. KITANEDJIAN, Professeurs MAHE et DERMERGUERIAN.

Les arguments culturels que nous présentons ne marcheront que s'il y a une demande... Il faut qu'il y ait des gens qui passent le baccalauréat en Arménien, massivement.

O. H. — Avec M. Dermerguerian nous avons constitué le Comité Permanent pour l'Enseignement de la Langue Arménienne à Marseille (1).

Nous essayons de structurer ce Comité. Envisageriez-vous de travailler dans un Comité que vous pourriez former à Paris, avec les différentes Associations.

J.-P. M. — *Y participer, volontiers. Je ne suis pas encore entré en contact avec l'U.G.A.B. à Paris, ou d'autres Associations. Mais je pense qu'en effet je dois appartenir à un tel Comité.*

J'en fais une question de devoir.

O. H. — Si nous entrons en contact avec les différentes organisations de Paris est ce que par

Kerapar étaient donnés par M. l'abbé Charles Mercier. Heureusement pour moi j'ai eu des condisciples arméniens, car si je ne les avais pas rencontrés, j'aurais appris l'Arménien comme le Latin ou le Grec, c'est-à-dire comme des langues mortes...

Il était réconfortant pour moi d'avoir des camarades arméniens qui prononçaient cela d'une manière tout à fait normale...

J'en ai déduit que savoir la langue moderne était un grand avantage ne serait-ce que pour pouvoir bien prononcer et avoir cet espèce d'élan au départ que je n'aurais pas eu.

Je suis allé voir M. Feydit (2) et j'ai eu la chance de rencontrer des gens qui venaient d'Erevan et ce qui pouvait me paraître un peu inaccessible est devenu un pays proche dans lequel on pouvait aller et petit à petit je m'y suis donné...

d'être dans ce cas là, ce qui me permet de faire de l'Arménien par travail donc continuellement et avec plaisir.

Mon rêve est d'écrire une très belle histoire de la littérature arménienne qui n'existe pas encore en français...

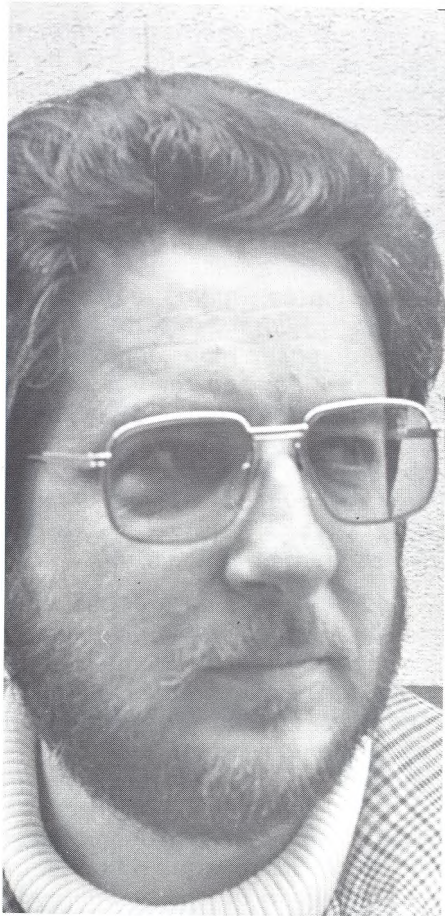
O. H. ... M. le Professeur, nous vous remercions de nous avoir accordé cet entretien.

Nous vous souhaitons entière réussite dans vos entreprises en vous assurant toute la sympathie et l'appui de la Communauté Arménienne.

G. KETANEDJIAN

(1) Comité Permanent pour l'enseignement de la langue arménienne - voir « Arménia » N° 27, p. 17 et 18.

(2) M. le Professeur Feydit, professeur d'arménien à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales de la Sorbonne. M. Mahé est son successeur.



autocritique de notre diaspora

par Jean-Marie CARZOU

solution ». Or, je crois, et c'est en cela que cette remarque va plus loin que son caractère apparemment personnel, qu'en l'état actuel des choses, personne ne détient LA solution. Ni moi, ni un autre. En fait, s'il y avait « une » solution à notre problème, on peut espérer que depuis 55 ans (car je refuse à partir d'une autre date que celle du traité de Lausanne pour marquer le début de ce qui aurait dû être l'effort de reconquête contre l'injustice) elle aurait été trouvée ! Alors que nous sommes tous dans la même situation, à buter contre tous les murs qui se dressent devant nous et que, justement, chacun doit apporter sa réflexion, ses idées, son action dans cette tentative générale pour renverser le rapport de forces qui est peut-être la seule définition que l'on puisse donner de notre « réveil » depuis une dizaine d'années.

l'examen lucide des échecs. Voilà certes qui va à contre-courant du plaisir masochiste de l'auto-glorification même vis-à-vis des défaites où j'ai vu plongés tant des nôtres. Mais ce n'est qu'en pleine connaissance du passé que le présent peut préparer un avenir plus sérieux. Et si, après 55 ans d'abdication, il faut encore être poli, alors, comme je l'ai déjà dit cent fois, il vaut mieux passer son temps à autre chose !

Car il y a malgré tout un certain nombre d'éléments bien clairs et les garder présents à l'esprit, c'est déjà éviter de retomber dans les erreurs anciennes, donc donner une chance de plus à quelque chose qui soit réel, c'est-à-dire efficace. Une très ancienne pensée grecque distingue « ce qui dépend de nous » et « ce qui ne dépend pas de nous ». Il est facile, et normal, de ranger dans cette deuxième catégorie tout ce qui nous échappe naturellement : la fatalité de cette situation stratégique qui gèle aujourd'hui notre sol entre l'U.R.S.S. et les U.S.A., le poids des réalités contemporaines dans un monde qui oublie au fur et à mesure les victimes de sa violence, l'inégalité du rapport de forces entre une diaspora éparpillée et un Etat qui a pignon sur rue, et le temps simplement qui a passé pour rien — donc contre nous.

et maintenant quoi ?

A l'occasion du 63^e anniversaire du génocide, plusieurs invitations à des rencontres un peu partout en France m'ont permis en quelque sorte de « faire le point » sur l'état, les possibilités, les aspirations des communautés arméniennes de France. Un laps de temps assez court, avril et mai, des situations variées (Paris et province, groupes structurés de longue date ou associations récentes), une grande diversité dans le style et l'ouverture de ces rencontres, voilà en effet des éléments assez complets pour autoriser cette synthèse qui permettra à tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de notre cause de nourrir leur réflexion et de préciser l'orientation de leur action. C'est en tout cas dans cet espoir que je reprends mes notes pour établir ces observations.

Une remarque tout d'abord : à l'occasion du discours que j'ai prononcé le 24 avril dernier à Paris, à la Salle de la Chimie, il m'a été reproché de « ne pas apporter de

Mais nous voici déjà au cœur de la question. Ce qui apparaît en effet, avec une force partout renouvelée, dans tous les contacts que l'on peut avoir avec les Arméniens de France, c'est ce désir d'action, de bouger, que ça change, qui revient de façon lancinante dans une question partout identique : QUE FAUT-IL FAIRE ?

Et certes, pas plus moi qu'un autre ne pouvons y apporter de réponse unique, satisfaisante, immédiatement efficace. Faudrait-il donc, se désespérant d'un résultat qui reste toujours devant nous comme un mirage cruel et craignant de s'enfermer dans le cercle hypnotique de discours à perpétuité tels que nos aînés nous en ont donné le mauvais exemple, renoncer ? Je ne le crois pas, car, pour toutes ces communautés venues à l'éveil après tant d'années d'absence pour survivre, il est important déjà, essentiel même, dirai-je, de savoir pourquoi ces 55 ans n'ont servi à rien. Dans le désir d'une action, le premier geste doit toujours être l'analyse du passé,

Mais il y a aussi ce qui dépend de nous : que nous sachions ce que nous voulons, que nous abandonnions nos querelles, que nous ne soyons plus pris aux faux-semblants d'« activités » trop statiques pour être vraies (et je pense là en particulier à toutes ces pseudo-manifestations culturelles qui vont du bal de charité au concert d'amateur, et dont devant moi Alexandre Siranossian, à Romans, a bien démonté le mécanisme), qu'en même temps le plaisir d'être dirigeant s'efface devant le goût d'un vrai travail, que des prudences mal placées ne nous fassent plus perdre de vue la valeur de notre qualité de citoyens français (pour qui, quels qu'ils soient, c'est un droit absolu de défendre toute cause à leur gré). Bref, ce qui dépend de nous, c'est de faire le contraire de ce qui a été fait jusqu'à présent : agir utilement, nous unir, prendre conscience de la vraie force que recèlent, pour nous aussi, et cette action, et cette union. En ce cas, déjà, nous pourrions toucher à l'un des points qui « ne dépendent pas

de nous », à savoir la modification du rapport des forces entre la diaspora et l'Etat Turc.

L'on sentira bien, je pense, qu'un tel résultat ne serait déjà pas négligeable. Mais il implique des efforts réels dont je ne sais pas si en l'état actuel nos communautés sont capables. Agir, toutes le veulent — et il est vrai que, par petits groupes, certains s'y sont déjà engagés. — Mais ce n'est encore qu'isolément : un orchestre et une action culturelle vraie à Romans, un club tout neuf à Grenoble avec son journal, une prise de conscience renouvelée à Bordeaux, une association créée pour l'Etang de Berre, des soirées de contact à Paris ou à Marseille avec les uns ou les autres ; et puis, des spectacles, des livres, des émissions de radio et de télévision. Mais, à chaque fois, c'est une personne qui a bougé et enclenché le mécanisme — s'arrête-t-elle, tout s'arrête : l'exemple de la Quatra est à cet égard malheureusement significatif. Et puis, je le vois partout, nos compatriotes ont trop tendance à attendre des autres ce mouvement et cette incitation si nécessaires : dites-nous ce qu'il faut faire, allez-y, faites quelque chose, qu'est-ce que vous allez faire pour nous, voilà ce que j'ai trop entendu. Le réveil des consciences n'a pas encore abouti à une prise en charge véritable et l'absence d'hommes providentiels se présentant comme chefs apparaît même comme une justification supplémentaire de leur passivité. Voilà qui doit changer. Ce n'est pas dix ou vingt hommes qui vont tout faire à eux seuls si les communautés restent des poids morts, sensibles à 10 % à toute ouverture vers l'action, incapable à 90 % de bouger autrement qu'à dates fixes pour des cérémonies rituelles sans aucun rapport avec la réalité.

En tout état de cause, ces actions ne pourront devenir l'esquisse de quelque chose que si elles se regroupent et deviennent une action ; certes, il est bon qu'elles existent et tout vaut mieux que le grand et triste désert dont nous sortons. Mais là, comme pour la participation à toute tentative, l'autre mot-clé est celui d'union.

Il est en effet certain que, parmi toutes les causes d'échec dont nous sommes responsables, les divisions dans lesquelles nous sommes complus sont la

principale. Il est aisé, pour expliquer cela, de reprendre l'image de la main qui, tous doigts écartés, n'a pas d'impact et ne devient arme que, tous doigts unis, lorsqu'elle est un poing. Et il est frappant à cet égard de constater, ç'aura été d'ailleurs l'un des principaux enseignements de ces voyages rapprochés, l'énorme différence qu'il peut y avoir entre les communautés anciennement structurées et celles qui se sont dotées beaucoup plus récemment d'associations et de comités. Les premières sont les plus importantes : Paris et sa banlieue, Lyon, Marseille ; là, les partis sont présents et, avec eux, les divisions, les clivages encore quasiment insurmontables, les vieilles querelles paralysantes toujours vivaces — et malgré l'apparente agitation, rien ne se passe. Il n'y a qu'à voir, à ce sujet, l'échec de l'organisation d'un meeting unitaire à la Mutualité, pour protester contre les incidents du 24 avril : l'exemple est hélas ! caricatural mais vrai et donne une piètre idée de la situation. Dans les autres en revanche, qui sont d'ailleurs petites (et l'on en revient malheureusement à cette constatation, que j'ai d'ailleurs vécue moi-même, qu'il est plus facile, quand on entre dans les questions arméniennes, d'agir si l'on est seul ou peu nombreux), tout paraît plus facile : certes, la passivité reste à peu près la même, mais au moins voilà des gens neufs, assez enthousiastes, conscients de la nécessité de forger de nouveaux outils de lutte, certainement prêts à y aider (mais non encore, bien sûr, à les inventer eux-mêmes) et en tout cas délivrés des clivages traditionnels. A Romans, à Grenoble, à Bordeaux, à Martiques, manifestement, et même si les querelles de personnes subsistent (on ne détruit pas en quelques années un vice national, mais c'est déjà moins grave que les querelles de clans idéologiques), ce sont des groupes cohérents qui se sont formés, unissant la plupart des gens au-delà des vieux schémas antagonistes.

Vision idyllique ? Peut-être. Mais cette différence existe et je crois qu'il y a là quelque chose de positif. Alors, faut-il enfin, comme j'y ai souvent pensé, comme on me l'a beaucoup demandé, se décider, après avoir tant dénoncé la trop grande multiplicité de nos associations, comités, groupements en tioun et en tsi, à créer la 201^e qui

permettra enfin cette unité hors de laquelle, avant laquelle, rien ne se fera qui puisse être réel, sérieux, durable ? Abandonner les partis à leurs querelles (en souhaitant qu'elles ne soient pas que le masque cynique d'un désir de laisser tout en l'état) et, partant de ces groupes neufs, rassembler les bonnes volontés, même à partir de noyaux réduits et partiels, pour enfin disposer d'un outil concret d'action ? Pour en revenir au meeting de protestation, c'est à Alfortville qu'il s'est finalement tenu et ce peut-être effectivement un premier élément de réponse dans ce sens. Mais, à dire vrai, je ne sais pas et je pose la question.

Ce que je sais en tout cas, c'est que les bonnes volontés existent, les possibilités d'action aussi (et elles sont innombrables, des plus modestes et des plus circonscrites aux plus vastes). Oui, rien ne manque, ni les moyens, ni les buts. Il y faut seulement cette volonté commune à plus de quelques-uns de, parmi tous les murs contre lesquels nous butons, commencer par abattre les nôtres, qui s'appellent division, intolérance mutuelle, résignation, orgueil de ne vouloir travailler qu'au grand rêve (d'ailleurs inaccessible puisqu'il ne dépend pas que de nous, mais c'est aussi pourquoi il est plus facile ainsi de ne rien faire).

Je pensais profiter de l'hospitalité d' « Arménia » pour rendre compte de ce que j'avais vu dans nos communautés en 1978, et je m'aperçois que je n'ai fait que revenir une fois de plus sur l'essentiel : agir et s'unir, agir pour s'unir, s'unir pour agir. Et il y a tant d'autres choses qu'il faudrait dire, et même simplement pour préciser et rendre opérationnelles celles-là, mais je sais que c'est là la priorité des priorités et je serais bien heureux s'il m'était ainsi donné de n'avoir plus à le dire. Plus à le dire parce que les choses auraient changé, parce que nous aurons tous bougé.

Mais ce que je vous promets, c'est que, quand nous ne serons plus seulement quelques-uns à le dire, mais tous à le faire, alors certainement vous aurez déjà agi et nous pourrons même en venir aux vrais murs, ceux que les autres ont dressé autour de nous.

Jean-Marie CARZOU

avec l'échelon arménien



TARD dans la soirée du 4 mars 1918 (v. s.) le premier échelon de volontaires arméniens arriva de Moscou à Rostov-sur-le-Don. Mes amis qui faisaient partie de l'échelon allèrent me chercher en ville. La maison de mon grand-père se trouvait au centre de la ville en face du jardin public. Un vieux gardien dormait dans le vestibule. Mes amis le réveillèrent et lui demandèrent où je me trouvais. « Iakov Ivanovitch, mais il est mort », répondit le vieux.

— Depuis quand ? demandèrent mes amis.

« Il y a dix années ».

Alors soulagés ils comprirent que le gardien songeait à mon grand-père.

Le matin suivant je décidai de les rejoindre et de partir avec eux en Arménie. Le commandant de cet échelon étant souffrant, son assistant Georges Djamgaroff le remplaçait. C'était un beau garçon qui portait très bien la *cherkesska* (1). Bien qu'il eut le nom des banquiers arméniens bien connus il n'était pas apparenté avec eux. D'ailleurs la famille des Djamgaroff avait défendu à ses petits-fils de s'afficher avec le porteur d'un chapeau melon bleuâtre, le seul connu dans tout Moscou. Georges Djamgaroff vivait alors avec Tossia Komarovskaïa qui chantait à *Yar* (2) sous le nom d'Origan un parfum très à la mode. Ne voulant pas se séparer de son homme Tossia s'était aussi inscrite dans l'échelon comme sœur de charité sous le nom de Lorigianantz.

Le train partait le soir même. Bien que nous eussions le permis des autorités soviétiques, nous eûmes beaucoup d'ennuis. Le train était envoyé sur le front du Caucase pour ramener les blessés. Toutefois, à chaque gare, on rencontrait les troupes qui abandonnaient le front pour rentrer chez elles et participer à la distribution des terres qu'elles attendaient d'un moment à l'autre. A Bataïskaïa, de l'autre côté de la rivière, nous fûmes fouillés par les soldats qui ne voulaient pas reconnaître les permis délivrés à Moscou.

Avant d'arriver à Kavkazkaïa nous fûmes fouillés au moins trois fois par jour. A cette gare là les déserteurs commencèrent tout simplement à tirer sur nous. Le train fut amené sur une voie auxiliaire où les chefs bolcheviks nous dirent de sortir des wagons pour être amenés vers les arbustes où

nous devons être fusillés. Nous n'étions pas trop pressés de sortir. Pendant ce temps nos chefs essayaient de persuader les troupes bolcheviques de nous laisser en paix. Finalement on nous enferma dans deux wagons de marchandises et retenus là-bas pendant des heures, avant de nous laisser partir.

Le matin suivant nous fûmes à Armavir où ma grand-mère maternelle visitait un cousin à elle. Je profitai d'un arrêt de quelques heures pour aller la voir. Elle habitait au centre de la ville, dans un hôtel privé où tout le monde avait une peur bleue des bolcheviques. Les meubles étaient recouverts de housses et les gens ouvraient à peine la bouche. Cette atmosphère était trop déprimante et je la quittai en vitesse. A ma grande surprise je ne retrouvai pas le train. Un employé du chemin de fer me dit que je pourrais le rattraper à pied car mes compagnons devaient être à la gare de la voie conduisant vers Touapsé. Le train sanitaire étant parti pour Bakou avec ses wagons confortables, nous fûmes logés dans des wagons de marchandises (40 hommes / 8 chevaux). La compagnie fut très contente en me voyant arriver avec un grand pain frais.

Il commençait à faire froid. La neige tomba toute la nuit. Le matin suivant nous n'étions pas loin de la zone où les rouges se battaient contre l'armée de Korniloff. Au début les autorités locales ne voulaient pas nous laisser passer. Sur la plateforme de Maïkop, par une chance inouïe, j'ai rencontré mon futur gendre qui essayait de revenir à Tiflis (= Tbilisi) par Bakou ou par Vladikavkaz (= Ordzhenikidze), mais ne l'ayant pas réussi se dirigeait vers Touapsé pour essayer la route de la Mer Noire.

Il fut témoin d'une scène horrible lorsque les rouges découvrirent des officiers blancs et les tuèrent avec leurs sabres Il rejoignit alors notre petite compagnie dans un wagon à demi gelé. A la gare suivante on entendit même les coups de canon : c'était la bataille pour Ekaterinodar (= Krasnodar) où Korniloff fut tué (4). Nous devinmes bien plus braves avec les autorités locales, et nous leur demandâmes deux locomotives pour nous mener à Touapsé, qu'ils nous fournirent immédiatement. En

quittant Beloretchenskaïa, nous avons vu un groupe de soldats rouges en train de discuter s'il fallait défendre cette station ou l'abandonner.

Sur les rives de la Mer Noire il faisait plus chaud et on sentait le printemps dans l'air. Touapsé était gouvernée par cinq commissaires qu'on voyait parfois circuler dans une voiture jaune. La population avait peur d'eux. Nous nous sommes installés dans des voitures de seconde classe et comme elles manquaient d'eau courante on allait dans un dépôt de ciment pour nos petits besoins. Après une semaine d'attente pour le bateau, le temps s'est gâté et un vent (connu comme Nord-Est) nous a retenu dans nos wagons.

Le matin suivant deux trains étaient à côté de nous. C'était le célèbre *Ataman* (5) rouge qui voyageait avec ses musiciens, etc... Il mit un cordon autour de nos wagons, nous fouilla (avec des menaces que tout le wagon serait fusillé si un revolver était trouvé) et repartit deux jours après.

Finalement le transport est apparu le 21 mars (v. s.) et les commissaires nous arrangèrent un touchant départ, avec des discours, un tas de drapeaux rouges, etc... Entre temps d'autres échelons sont arrivés, avec les Géorgiens. Comme les transports maritimes ne s'attendaient pas à une telle masse de gens ils nous mirent dans la cale du bateau : ma tête était sur les jambes d'une autre personne, sur mes pieds était une tête lourde d'un ami. Les Géorgiens (qui étaient au-dessous de nous) ont trouvé le moyen de créer une espace vide où les amateurs dansaient une *lezginka* (6) sans fin. Quand les danseurs étaient fatigués et voulaient trouver une place pour s'asseoir on ne les laissait pas sortir du cercle. On m'a dit qu'un danseur s'évanouit, mais je dormais déjà sous les sons mélancoliques de la *zourna* (7). La matin suivant le bateau a dû s'arrêter en pleine mer à cause de nos machines qui ne fonctionnaient pas bien. Après des heures de réparation nous sommes repartis.

Le lendemain nous sommes arrivés à Batoum. Ne voulant pas attendre le jour suivant où notre échelon devait être mis dans un train vers Tiflis je me suis mis avec un ami dans un wagon avec les soldats géorgiens, qui en apprenant que nous étions arméniens nous forcèrent de quitter leur wagon et nous avons continué le voyage sur la plateforme ouverte : il faisait froid dans le Souramskii tunnel. Ia faisait beau à Tiflis et Golovinskii Prospekt (= Shota Roustavelli Street) était rempli de gens dans les différents uniformes des nouvelles formations géorgiennes ou arméniennes.

Ne voulant pas perdre mon temps à Tiflis je me suis engagé dans un détachement de liaison qui devait partir bientôt pour Erivan. Le 3 avril (v. s.) nous étions sur notre route vers la future capitale d'Arménie.

Nous étions dans le dernier wagon d'un long train : six étudiants engagés volontaires et cinq soldats ordinaires mais aucune personne ne parlait bien le russe. Comme nos officiers ne connaissaient pas l'arménien étant pour la plupart des Russes notre présence était nécessaire.

Je ne me rappelle plus le nom de la gare mais les événements qui ont eu lieu là-bas m'ont laissé une impression inoubliable.

Il y avait quelques montagnards qui se promenaient sur la plateforme. Ils avaient l'air sérieux mais tranquille. Après un arrêt de courte durée le train repartit pour Karakliss. Avant qu'il eu le temps de contourner la route dans la vallée les mêmes montagnards calmes tiraient sur nous. Nos soldats répondaient de même. Sur les ordres de notre sergent nous nous sommes couchés immédiatement par terre. A l'arrêt suivant le colonel nous a fait inspecter les fusils des soldats s'ils sentaient la poudre, mais les soldats riaient car ils avaient eu le temps de les nettoyer.

La nuit nous étions arrivés à Axendropol (= Leninakan) mais comme c'était trop près du front la gare était dans l'obscurité totale. Finalement quand le soleil se leva j'ai reconnu un cousin qui était tout près de moi.

J'ai demandé la permission à mon chef de grimper sur la locomotive pour voir les ruines d'Ani de l'autre côté du canyon formé par Arpatchai. Tout d'un coup nous avons vu à l'horizon l'Ararat surgir des nuages. C'était le plus beau souvenir de ma vie. Pendant longtemps en me réveillant le matin je courais vers la rue principale d'Erivan et regardais si l'Ararat était encore là, comme s'il pouvait disparaître. La vallée (les plaines de Sardarabad) était toute verte alors et les arbres fruitiers fleurissaient. Nous étions tous jeunes et gais ne sachant pas alors les dangers que courait le pays. Finalement arrivés à notre destination nous étions tellement excités que nous avons passé la nuit sans pouvoir fermer nos yeux.

Jacques KAYALOFF

- (1) Habit national caucasien.
 (2) Restaurant hors de la ville connu par Pouchkin.
 (3) Georges Garsoïan, le futur père du Dean Nina G. Garsoïan.
 (4) Je l'ai appris bien plus tard.
 (5) Chef des cosaques.
 (6) Danse nationale caucasienne.
 (7) Un instrument musical du Caucase.

bon appétit!...

MANTI (barquettes de viande)

INGREDIENTS (pour 8 personnes)

POUR LA PATE

- 3 tasses de farine
- 2 œufs
- 1/2 tasse d'eau
- 1 pincée de sel
- 2 cuillers à soupe de beurre fondu

POUR LA FARCE

- 450 gr d'agneau hâché
- 2 gros oignons hâchés
- 1/2 tasse de persil hâché
- Sel - poivre
- 6 tasses de bouillon de poulet
- 1 cuiller à soupe de sauce tomate

Mélanger farine, œufs, eau, sel. Tremper les paumes des mains dans le beurre fondu et pétrir la pâte. Faire deux moitiés et laisser reposer 2 heures à couvert. Ouvrir la pâte au rouleau à 1/2 cm d'épaisseur et la découper en carrés de 3 à 4 cm. Mélanger viande, oignons, persil, sel, poivre et mettre un peu de cette farce au milieu du carré de pâte. Pincer aux deux bouts pour donner la forme d'une petite barquette.

Ranger ces barquettes côte à côte, dans un grand plat préalablement beurré. Badigeonner de beurre ces barquettes. Faire dorer à four moyen.

Verser dessus le bouillon avec la sauce tomate, bien chaud et continuer la cuisson 5 minutes.

Servir chaud, avec du yoghourt.

mots croisés

Solution du problème précédent

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	A	G	H	T	A	M	A	R		A
2	N	U				F	A	C	H	E
3	T	I	F	L	I	S				T
4	E				E	N	S	S		A
5	L	O	T	O		I	E	T	G	R
6	I	C	O	N	E	S		A	E	I
7	A	T	S		L		C	R		E
8	S	O	T	T	I	S	I	E	R	
9			E	R	R	E	R		U	
10	S	A	R	D	A	R	A	B	A	D

ROSY ARMEN



Cet appel de la patrie des aïeux la bouleverse. Elle chante.

Son triomphe est général ; le Stade où il y a 40.000 places était loué entièrement chaque soir.

Est-ce l'émotion qui lui coupe « la voix » ou bien le froid, malgré la chaleur de l'accueil, Rosy a un accident vocal qui, au lieu d'irriter ceux qui ont payé leur place, les touche profondément. Enfin remise, Rosy donne ses récitals.

Au cours de ce séjour, elle signe un contrat pour une grande tournée avec 25 musiciens.

Ces tournées qui s'enchaînent ou se prolongent font faire à Rosy Armen plusieurs fois le tour du monde. Entre deux tournées, elle enregistre :

— un disque en France une première fois,

— un 30 cm en Iran, un 30 cm en Arménie,

— et un 30 cm en Espagne, où elle vit maintenant, de vieilles chansons arméniennes.

Rosy Armen est devenue une très « Grande » de la chanson, dans les pays de langue latine. Elle représente l'Espagne à l'Eurovision de la Chanson en 1975, qu'elle gagne.

Elle effectue une tournée de six mois aux U.S.A. ; une autre de 128 jours, avec Hugues Aufray, pour Radio Monte-Carlo.

Elle a terminé un 30 cm de six chansons signées Katchadourian et six de Michel Legrand, qui sortira en 1978.

A cette occasion, Rosy Armen sera la vedette de deux récitals au mois de septembre, l'un à Marseille, l'autre à Paris.

Espérons que notre Communauté Arménienne fera un triomphe à notre vedette, qui n'a plus chanté en France depuis 1970.



QUE devient cette si jolie fille à la voix de velours...

Comme Aznavour, Bécud, Vartan, elle se promène beaucoup, car son talent est bissé partout.

Elle est de celles qui enchantent en chantant...

Rosy Armen est né le 17 mai 1941, à Paris, d'un père géorgien et d'une mère arménienne, elle a un frère et une sœur.

De son vrai nom Rose Ouanessian, elle dut faire des études de secrétariat commercial pour convaincre qu'elle aurait un métier, si celui de chanteuse ne lui réussissait pas.

Mais elle profita de ses premiers salaires pour s'acheter une guitare et prendre des cours de chant.

Après s'être manifestée dans les fêtes avec beaucoup de bonne volonté, elle obtint l'intérêt d'un directeur artistique et signa son premier contrat. C'est à la Villa d'Este qu'elle débuta et par le disque qu'elle triompha.

Ce fut aussi le début des tournées qui devaient inlassablement la promener de Belgique en Allemagne, de Turquie au Liban et même en U.R.S.S.

Durant son passage en Russie, c'est le compositeur Aram Katchadourian qui la remarque et lui écrit une chanson : « Erevan ».

En 1967, c'est Paris, à « L'Olympia » qui la consacre vedette, par ses applaudissements.

C'est en qualité de chanteuse française et non arménienne qu'elle est allée en U.R.S.S., dans le cadre des échanges culturels ; un conte de fées !...

La Radio diffusait les premières chansons de Rosy Armen. Un miracle a voulu qu'un auditeur arménien, un peu bricoleur, capte dans son pays lointain, la voix de celle-ci. Cet admirateur éprouve un « coup de foudre » quand le speaker annonce que cette jeune chanteuse est d'origine arménienne. L'auditeur, qui enregistre sur magnétophone, en reçoit un coup au cœur.

En l'entendant dans ce pays, où sa voix portait davantage qu'en France, parce que les Arméniens préfèrent les chants nostalgiques aux élucubrations yéyés, toute l'Arménie tombe amoureuse de cette voix de France, la radio et la télévision arméniennes réclament cette jolie dame aux yeux brillants et au sourire suave... « la réclament en chair et en os... ».

C'est ainsi que Rosy Armen donne une série de concerts dans le pays où ses parents sont nés, mais où elle n'a jamais mis les pieds.

FABRIQUE DE MEUBLES

HAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

**la plus importante exposition
du Sud-Est en meubles de
styles**

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M